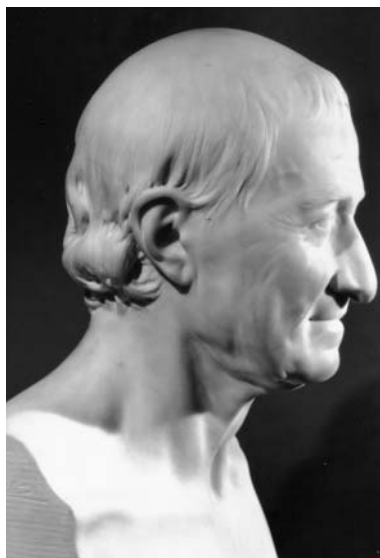


JEAN-JACQUES BARTHÉLEMY,

Garde du Cabinet du roi ([1745-]1754-1795) et numismate

Longtemps l'abbé Jean-Jacques Barthélemy ne fut célèbre en France que pour son roman "antique" *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, édité pour la première fois en 1788, réédité en 1789, 1790, 1792, ... puis de nouveau réédité, réimprimé, traduit, abrégé en collections "rouge et or" à l'usage des écoliers et des distributions de prix, et ce jusqu'au tournant du XXe siècle. Tant pis pour lui, pourrait-on dire : il eut la gloire qu'il méritait... Eût-il achevé son *Essai d'une paléographie numismatique* que l'on eût mieux connu son nom aujourd'hui, peut-être, que celui de Joseph Eckhel, le fameux garde de l'impératrice Thérèse. Eût-il rassemblé ses travaux épigraphiques que l'on eût peut-être continué de saluer en lui le méthodique précurseur de Champollion⁽¹⁾. Il est vrai que les écritures palmyrénienne et phénicienne sont infiniment moins fascinantes que les hiéroglyphes...



Jean-Jacques Barthélemy, buste par Houdon

Tel fut le torrent de célébrité qui l'emporta ainsi que son roman, que l'œuvre imprimée le rattachant le plus immédiatement à la numismatique est le pieux catalogue de monnaies gravé pour illustrer les chapitres de son roman, *Numismatique du jeune Anacharsis*, publié en 1823, réédité en 1824, par Charles-Paul Landon et Marion Dumersan, avec des dessins de Nitot-Dufresne.

Écartons tout cela : il ne faudrait pas que reste cachée, derrière un succès aujourd'hui bien désuet, la stature discrète et puissamment efficace d'un homme que l'on peut tenir, au sens plein du terme, pour le premier conservateur de collection patrimoniale en Europe. Le premier à dégager sa personne privée de sa fonction administrative de gestionnaire d'achats : certes, la médiocrité de sa fortune l'y a contraint, tandis que ce sont ses dons intellectuels qui l'ont hissé, malgré celle-là, aux fonctions qu'il occupa pendant cinquante ans (si l'on y inclut les années de formation qui le virent seconder Claude Gros de Boze).

Né à Cassis en 1716 dans une famille de commerçants aisés d'Aubagne⁽²⁾, très tôt orphelin de sa mère, instruit par son père jusqu'à douze ans, Jean-Jacques fut inscrit à l'Oratoire de Marseille, où il reçut jusqu'à dix-sept ans une excellente éducation classique. Désireux d'embrasser l'état ecclésiastique, il dut poursuivre sa

formation au nouveau collège des Jésuites de Marseille qui avait la préférence de l'évêque de Marseille, Mgr Belsunce. Il se plongea alors avec passion dans l'étude des langues "hébraïques", au point de tomber malade, et de devoir interrompre ses études. Lorsqu'il les reprit, il eut la maladresse de dédaigner les Jésuites et de leur préférer les Lazaristes, chez qui il compléta sa formation par l'étude de l'arabe⁽³⁾. Sans qu'il soit possible de savoir s'il reçut les ordres, ou s'il se para du titre d'abbé pour des facilités sociales, il "renonça au ministère ecclésiastique", comme il le dit lui-même, de façon fort ambiguë, dans ses *Mémoires*. Pendant quelques années, il vécut simplement à Aubagne, s'adonnant à des recherches érudites, prolongeant l'étude des langues apprises au séminaire, se formant à la numismatique auprès du collectionneur marseillais Félix Cary. Désireux de faire fructifier ses connaissances et de faire carrière, il partit pour Paris en 1744.

Muni de la recommandation de Cary auprès de Claude Gros de Boze, garde du Cabinet du roi, mais aussi secrétaire de l'Académie des Inscriptions, il rencontra également le comte de Caylus, qui le prit sous son aile. Boze l'introduisit dans le monde des académiciens et de l'érudition. Son désir d'apprendre y fit merveille, et le vieux Boze ne tarda pas à le préférer à l'abbé Belley, secrétaire et garde des collections du duc d'Orléans, pour le seconder au Cabinet.

L'essentiel de son travail auprès de Boze, dans les premières années, fut de réorganiser, reclasser les collections, retour de Versailles depuis à peine 1741; et en particulier de classer et cataloguer les fonds d'Estrées et Rothelin⁽⁴⁾. "Il fallait comparer et décrire avec soin les médailles que l'on conservait et les faire inscrire dans un supplément, avec des indications qui renvoyaient à l'ancien catalogue," écrit-il dans ses *Mémoires*. L'autre partie de son temps, il la consacra, à partir de 1747, à l'Académie des Inscriptions où il venait d'être élu, bien que n'ayant encore rien publié. Sa première communication date de cette année-là, mais ne paraîtra qu'en 1754. Quant à l'ouverture du Cabinet à un public frustré sous le règne de Gros de Boze et l'exil à Versailles, l'abbé, "pris d'un zèle de novice", voulut se montrer libéral. Débordé, à toute heure, de visiteurs, échaudé par quelques unes de ces "disparitions" relevant de la cleptomane, mais heureusement résolues, il en vint à restreindre l'accès aux visiteurs isolés, savants ou artistes.

En 1754, à la mort de Cary, son maître en numismatique, Barthélemy songea à faire entrer sa collection au Cabinet du roi. L'affaire fut conclue avec les héritiers pour 22 000 livres, et l'abbé profita de son départ en Italie, en 1755, pour passer à Marseille en faire l'inventaire. Invité par le comte de Stainville – le futur Choiseul – à le rejoindre à Rome, l'abbé, tout juste nommé à la succession de Boze, n'avait cependant guère hésité devant cette aubaine. Il para ce voyage, qui devait l'éloigner durablement des tâches infinies du Cabinet du roi, de la mission d'acquisitions nouvelles. Ce lui fut cependant reproché par bien des collègues de la Bibliothèque. À peine nommé, voilà qu'il désertait... Le résultat en fut cependant fructueux : au-delà des liens noués avec les érudits de la péninsule – les académiciens de Cortone,

dont il était correspondant, le cardinal Passionei, collectionneur d'inscriptions, mais surtout le père Paciaudi, lui-même en relation épistolaire avec tout ce qui comptait dans le milieu de l'érudition, dont Winckelmann en Allemagne, puis en Italie –, l'abbé en rapporta, en 1757, de multiples estampages d'inscriptions de monuments romains, et quelques centaines de monnaies achetées – trop cher – sur son propre pécule⁽⁵⁾.

À peine de retour, convié par Stainville à un voyage à Vienne, puis à un retour par les Balkans et la Grèce, Barthélemy dut se résigner, le ministre ayant changé – Saint-Florentin remplaçait d'Argenson, et ne s'intéressait guère aux antiquités –, à renoncer à un voyage qu'il était hors de question que le ministre lui payât. C'est ainsi que l'auteur d'*Anacharsis* ne vit jamais la Grèce... Les années suivantes furent consacrées au classement des acquisitions : le cabinet Cary, les monnaies d'Italie, mais aussi les médailles en or du cabinet de Clèves, cédées contre des doubles par leur nouveau possesseur, M. du Hodent. Quant aux antiques, dont Barthélemy avait, à Rome, pris conscience de l'importance en étudiant la collection des Médicis, il n'obtint jamais du ministre les moyens de rivaliser avec cette prestigieuse collection : l'essentiel du fonds de Paris fut constitué de celle du comte de Caylus, qui voulut bien la déposer au Cabinet du roi, avant de la léguer à sa mort⁽⁶⁾.

Mais le coup d'éclat de Barthélemy dans le domaine des acquisitions reste sa négociation de l'achat des 33 500 monnaies de la collection de Joseph Pellerin en 1776. Le vieux collectionneur comptait la léguer à un petit-fils qu'il y avait intéressé, mais le jeune homme mourut accidentellement, et le vieillard se résolut à la mettre en vente. Barthélemy s'en ouvrit tout de suite à Maurepas, ministre d'État, dont Pellerin avait longtemps été premier commis lorsqu'il était ministre de la Marine de Louis XV. Le vieillard avait déjà reçu une proposition du prince de Conti de 300 000 livres. Ce fut la base, en dessous de laquelle Barthélemy ne put descendre, de la négociation avec les Pellerin, père et fils. Se repentant déjà de son idée de vendre, le vieux Pellerin refusa tout net de céder en même temps les beaux médailliers qui contenaient sa collection, ce qui en eût grandement facilité le transfert. L'état d'esprit du vieux collectionneur – il avait alors quatre-vingt-douze ans – rendit la transaction particulièrement difficile. Longtemps les relations entre l'abbé et l'amateur avaient été amicales et coopératives (l'abbé avait publié de nombreuses monnaies de la collection Pellerin, en même temps que celles du fonds royal), mais si le caractère mondain et aimable du premier était aux antipodes du repliement atrabilaire et misanthrope du second, ce qui paraît avoir été déterminant dans la distance qui s'était instaurée, ce sont les remarquables succès de l'abbé dans le déchiffrement des langues sémitiques, dont Pellerin prit ombrage (bien des notes de ses *Recueils* en attestent). Le récolement et le transfert de l'énorme collection fut organisé par Barthélemy d'une manière drastique : le souci récurrent de l'abbé, depuis son installation au Cabinet du roi avait toujours été la rigueur dans le classement, et l'exactitude dans les comptes des exemplaires de chaque monnaie. Ce n'était nullement

par esprit de brimade qu'il pratiqua au domicile du vieillard, aussi vite qu'il fut possible, avec l'abbé Le Blond, ami de Pellerin, et son propre neveu Barthélemy de Courçai⁽⁷⁾, l'inventaire de sa collection, en concordance avec le contenu des *Recueils* publiés, Pellerin ayant refusé de communiquer ses propres inventaires. Par la suite, après la mort, en 1782, de Pellerin, ses héritiers se défirent, en faveur de la collection royale, de quelques acquisitions postérieures à la vente de 1776 – dont le statère d'or d'Euthydème publié en 1778 – et surtout des deux magnifiques médailliers⁽⁸⁾. C'était là une acquisition dont l'abbé pouvait se glorifier, ce qu'il fit, avec sobriété, dans une de ses lettres à l'abbé Paciaudi ; il se félicitait du grand nombre de "doubles" que lui procurait cette collection. Même si la définition de la notion de "double" s'est considérablement restreinte, il n'en demeure pas moins que la pratique de l'échange de ces "doubles" a, encore récemment, privé le Cabinet des médailles de quelques fleurons patrimoniaux issus de cet ancien fonds.

Il y eut d'autres acquisitions, dont certaines exceptionnelles, comme la patère de Rennes, don du chapitre au roi en 1774, quelques médailles de la succession du baron de Stosch, des envois diplomatiques, comme ceux de Cousinéry... Malgré les sérieuses distances prises avec le Cabinet depuis que son neveu l'y suppléait, le vieil abbé sut se comporter pendant la Révolution au mieux des intérêts du Cabinet des médailles. Trop âgé pour prendre part avec enthousiasme aux bouleversements de l'époque, mais fort de la gloire que répandaient les révolutionnaires sur "l'impérissable auteur de l'immortel *Anacharsis*", il sut taire ses réticences et œuvrer dans l'intérêt de l'institution dont il était toujours le chef. Lorsque les choses prirent mauvaise tournure pour lui (sur une dénonciation il fut brièvement embastillé), son premier soin, au sortir de la Bastille, fut de se précipiter, malgré son âge, au Cabinet des médailles, arrivant à temps pour empêcher le pillage des collections en vue de la fonte pour les finances de la Révolution. Son dernier acte de commis de l'État fut d'obtenir du comité d'instruction publique, en l'absence de son neveu emprisonné, la nomination de Théodore-Edme Mionnet et, un peu plus tard, de Théophile-Marion Dumersan. Il allait mourir peu après, âgé de soixante-dix-neuf ans, le 11 floréal an III (30 avril 1795).

Numismatique scientifique

Dans le domaine de ce qui ne s'appelait pas encore "numismatique", l'œuvre de Barthélemy est mince, éparse, inachevée. Elle eut en outre à pâtir des lenteurs de la publication des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, ce qui eut des conséquences non négligeables pour la réputation de Barthélemy et ses relations dans le milieu érudit.

Les *Mémoires* de l'Académie publièrent huit communications de l'abbé concernant les monnaies antiques. On ne s'étonnera pas que la plupart concernent d'épineux problèmes de lecture de caractères sémitiques, ou de détermination d'ères : la virtuosité de l'abbé en épigraphie reste son principal titre de gloire scientifique.

Mais on verra aussi qu'il a innové de manière radicale en apprenant à conduire un examen intrinsèque de la monnaie (étalon, technique de fabrication), au-delà du rôle d'illustration de l'histoire antique que les numismates lui faisait jouer jusqu'alors, au risque de produire de délirantes dissertations, à partir d'indices infimes et mal interprétés. En cela, il est le premier à étudier de façon productive les difficiles monnaies anépigraphes du monde grec, auxquelles étaient presque toujours préférées jusqu'alors les monnaies plus "bavardes" du monde hellénistique, et à ces dernières, celles, ô combien prolixes, du monde romain.

Dans le domaine des monnaies "orientales", toutes les études de l'abbé ne se fondèrent pas sur le déchiffrement d'alphabets inconnus ; il démontra aussi, mariant les sources historiques et la comparaison stylistique, l'acuité de son regard. Le 3 août 1747 Barthélemy faisait lecture, à l'Académie, de "Réflexions sur une médaille de Xerxès roi d'Arsamosate", qui ne devaient être publiées qu'en 1754, sept ans plus tard (c'était à l'époque le retard moyen de publication des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions). Cette petite monnaie de bronze du Cabinet du roi, légendée en grec, lui fournit l'occasion, par comparaison stylistique, de rechercher un Xerxès oriental, contemporain d'Antiochos IV, dont il trouve la mention dans "un fragment de Polybe, tiré des extraits de Constantin Porphyrogénète...". Ici, déjà, au-delà des qualités d'historien et d'exégète qui étaient le minimum requis d'un savant, c'est l'observation de la monnaie en soi qui oriente la solution. Il n'y eut rien à corriger depuis (cf. E. Babelon, *Rois de Syrie...*, 1890, p. cxciv-cxcvii).

C'est avec sa "Dissertation sur deux médailles samaritaines d'Antigonus roi de Judée", prononcée le 21 mars 1749 et publiée en 1756, que commencent ses démêlés avec le savant anglais Swinton. Elle lui est l'occasion de fustiger les errances du Père Hardouin, et les fautes de transcription et de dessin de quelques prédécesseurs. Mais l'essentiel concerne ses réflexions sur les monnaies bilingues, et sa découverte du titre de grand prêtre pris par Antigone Mattathias, qu'il retrouve sur des monnaies d'un Jonathan. Il n'hésite pas, en 1750, à communiquer ses résultats – et les doutes qui subsistent – à M. Brucker, un orientaliste de Bâle, qui en fit part à Swinton. Ce dernier publia les monnaies d'Antigone et Jonathan, en passant sous silence le travail de Barthélemy, qui ajouta une note ironique⁽⁹⁾ dans la publication en 1756 de son mémoire, dont l'anglais prit ombrage.

Son œuvre pionnière d'épigraphe prend toute son ampleur avec les "Réflexions sur quelques monumens phéniciens et sur les alphabets qui en résultent" (*MAIBL* 30). Dans ce mémoire essentiel, Barthélemy "s'attache à fixer la valeur des lettres phéniciennes" par le déchiffrement d'une inscription "phénicienne" trouvée à Malte (deux copies différentes) et de trois autres trouvées à Chypre par R. Pococke. Il confirme ses lectures à l'aide de monnaies bilingues de Tyr et de Sidon, et d'une très belle série de tétradrachmes siculo-puniques. Sa dissertation est lue le 12 avril 1758, mais ne sera publiée qu'en 1764.

Rendu méfiant sans doute par ses démêlés avec Swinton, l'abbé envoie au *Jour-*

nal des Sçavans une “Lettre [...] sur quelques médailles phéniciennes” qui paraît en août 1760, où il reprend quelques unes des monnaies de 1758 en attente de parution dans les *Mémoires*, et où il donne sa propre version du différend avec Swinton. C’est encore le *Journal des Sçavans* qui accueillera, en novembre 1763 (“Seconde lettre...”), la publication de nouvelles monnaies phéniciennes *in genere*, dont des puniques de Carthage, de Sicile, d’Espagne, ainsi que la suite de sa querelle avec Swinton. En mai 1790, la “Troisième lettre [...] sur quelques médailles samaritaines”, toujours au *Journal des Sçavans*, le conduit à clore la boucle en retournant au point de départ de cette affaire d’“emprunt” qui n’est pas à l’honneur de Swinton. Il attribue à Simon Bar Kochba une monnaie (surfrappée sur un denier de Trajan) jusque là attribuée à Simon Macchabée. Au passage, il donne de la surfrappe une interprétation économique tout à fait moderne. Enfin il achève d’identifier le Jonathan qu’il prenait jusque là pour le frère de Simon Macchabée, et qui est Alexandre Jannée.

Une série – la seconde – de “Remarques sur quelques médailles publiées par différens auteurs” lues le 26 mai 1761 et imprimées en 1768 (*MAIBL* 32), est entièrement consacrée à la correction des attributions de monnaies parthes par Vaillant, en particulier grâce à l’identification de dates que Vaillant interprétait laborieusement comme parties de la légende.

Signalons encore un texte qu’il n’a pas signé mais seulement inspiré, sur une monnaie de Chios inscrite “don d’Antiochos” (identifié à Antiochos III), et publié dans Caylus, *Recueil d’Antiquités...*, II, 1756, p. 144-148. On pense aujourd’hui qu’il s’agit sans doute d’Antiochos IV de Commagène, voir *RPC* I, 1998, p. 409, n° 2415.2 (cet exemplaire).

Barthélemy semble s’être peu intéressé aux monnaies impériales, terrain de la numismatique par ailleurs bien labouré à l’époque. Outre une étude sur “Des médailles de Marc-Antoine”, parue au *Journal des Sçavans* en 1759, l’une de ses lectures à l’Académie (25 avril 1775) tourna autour de questions de typologie alexandrine : monnaies zodiacales en l’an 8 d’Antonin (*MAIBL* 41 [1780]).

Les premières “Remarques sur quelques médailles publiées par différens auteurs” lues le 28 août 1750 (*MAIBL* 26 [1759]) lui furent une occasion d’élargir le champ de ses recherches sur les monnaies archaïques et classiques : ici, une monnaie incuse de Sybaris, des monnaies de Cyrénaïque, d’autres du Péloponnèse, etc. En somme, il y prolongeait les premières réflexions de sa *Paléographie numismatique*. Mais ce qui aurait pu être son grand œuvre est resté inachevé. Barthélemy en avait lu une première partie le 20 janvier 1750 (parue en 1756). La seconde, sans doute lue entre 1787⁽¹⁰⁾ et 1789, parut après sa mort dans le vol. 47 des *MAIBL*, en 1809, p. 140-206. Il n’a rempli qu’une petite partie du plan annoncé en 1750, s’attachant essentiellement, parmi les questions techniques, à l’étude du carré creux (*MAIBL* 1756, p. 38-46), et à la datation de son usage (*MAIBL* 1809, p. 141-155). Il met en œuvre, pour ce faire, un large corpus de monnayages de tous lieux, en particulier la Macé-

doine pour laquelle, à travers le monnayage royal – le mieux daté –, il scrute le moment de la disparition du carré creux. La recherche de son origine lui est l’occasion de répertorier “les opinions vagues et contradictoires” sur l’invention de la monnaie.

Son étude des types et inscriptions reste à l’état d’ébauche⁽¹¹⁾, tandis que l’épigraphiste reprend le dessus dans l’énumération des formes des lettres (de l’alphabet grec), essentiellement à partir des “monumens d’Athènes”. La seule partie cohérente de son œuvre, correspondant au plan annoncé, *Médailles de la Grande-Grèce*, est hélas !, bien décevante. Je la crois elle-même inachevée : les développements historiques, en particulier sur les dates de fondation de telle ou telle cité, prennent le pas sur les descriptions de monnaies, réduites à la portion congrue (rien de plus que les ill. 19 à 38 des pl. II et III). L’éditeur de cette livraison des *Mélanges AIBL* adjoignit trois fragments retrouvés sans doute dans les papiers de l’abbé, sur la valeur des dariques et des cyzicènes, sur l’évaluation de la solde dans le monde grec d’après les textes, sur la valeur du statère d’or et son existence à Athènes.

À la survoler ainsi, l’œuvre est disparate et brouillonne, parsemée de quelques éclairs⁽¹²⁾. Mais vue à la loupe – ce qu’il n’est pas possible de faire ici – elle réserve la découverte, pièce à pièce – et l’identification n’en est pas toujours aisée –, de “suites”, comme l’on disait du temps de l’abbé, de monnaies d’une qualité exceptionnelle, d’un intérêt numismatique particulier, d’une valeur patrimoniale que seuls les travaux des contemporains de leur découverte ou de leur acquisition peuvent nous restituer.

Bibliographie des travaux de J.-J. Barthélemy publiés de son vivant

La publication répétée des œuvres de l’abbé au début du XIXe siècle, avec ou sans corrections, rend très complexe l’établissement de sa bibliographie. On s’en tient ici à ceux de ses travaux érudits dont il a pu contrôler la publication, à l’exception de la seconde partie de sa *Paléographie...*, indissociable de la première. Nous n’avons pu consulter la totalité des travaux mentionnés ci-dessous.

Travaux sur des antiques et des monuments

“Les ruines de Palmyre”, *Journal des Sçavans*, 1754.

“Conjecture sur une momie”, dans : comte de Caylus, *Recueil d’Antiquités*, t. II, 1756, p. 18-22 et pl. IV, ii.

“Les antiquités d’Herculanum”, *Journal des Sçavans*, 1759, 1762, 1763.

“Les ruines de Balbec”, *Journal des Sçavans*, 1760.

“Mémoire sur les anciens monuments de Rome”, *Mém. AIBL* 28 (1761), p. 579-610, précéd. de 4 pl.

“Observations sur une bandelette de momie égyptienne”, comte de Caylus, *Recueil d’Antiquités*, t. V, 1762, p. 77 sq.

“Explication de la mosaïque de Palestrine”, *Mém. AIBL* 30 (1764), p. 503-538 et pl.

Travaux épigraphiques

“Explication des inscriptions de cinq autels grecs”, comte de Caylus, *Recueil d’Antiquités*, t. I, 1752, p. 61-65 et pl. XX.

“Réflexions sur l’alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre”, *Mém. AIBL* 26 (1759), p. 577-597 et 4 pl. – Publié en monographie : *Réflexions sur l’alphabet et la langue dont on se servait autrefois à Palmyre*, in-4°, Paris, 1754.

“Remarques sur une inscription grecque trouvée par M. l’abbé Fourmont dans le temple d’Apollon Amycléen et contenant une liste des prêtresses de ce dieu”, *Mém. AIBL* 23 (1756), p. 394-420.

“Les tables d’Héraclée”, *Journal des Sçavans*, 1758.

“Réflexions sur quelques monuments phéniciens et les alphabets qui en résultent”, *Mém. AIBL* 30 (1764), p. 405-427 et 5 pl.

“Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque”, *Mém. AIBL* 32 (1768), p. 212-233.

“Explication d’un bas-relief égyptien et de l’inscription phénicienne qui l’accompagne”, *Mém. AIBL* 32 (1768), p. 725-738 et 3 pl.

“Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens, contenant l’état des sommes que fournissent pendant une année les trésoriers d’une caisse particulière”, *Mém. AIBL* 48 (1808), p. 337-407. – Publié en monographie : *Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens, contenant l’état des sommes que fournissent pendant une année les trésoriers d’une caisse particulière*, in-4°, Paris, 1792.

Travaux numismatiques

“Réflexions sur une médaille de Xerxès, roi d’Arsamosate” [8 août 1747], *Mém. AIBL* 21 (1754), p. 404-420.

“Dissertation sur deux médailles samaritaines d’Antigonos roi de Judée” [21 mars 1749], *Mém. AIBL* 24 (1756), p. 49-66.

“Essai d’une paléographie numismatique, I” [20 janv. 1750], *Mém. AIBL* 24 (1756), p. 30-48, 1 pl.

“Explication d’une médaille de Chio”, comte de Caylus, *Recueil d’Antiquités*, t. II, 1756, p. 145-148 et pl. XLIX, II.

“Des médailles de Marc-Antoine”, *Journal des Sçavans*, 1759.

“Dissertation sur les médailles arabes”, *Mém. AIBL* 26 (1759), p. 557-576.

“Remarques sur quelques médailles publiées par différents auteurs” [28 août 1750], *Mém. AIBL* 26 (1759), p. 532-556 et 1 pl.

“Lettres sur quelques médailles phéniciennes”, *Journal des Sçavans*, (août 1760, décembre 1761, novembre 1763).

“Réflexions sur quelques monuments phéniciens et les alphabets qui en résultent” [12 avril 1758], *Mém. AIBL* 30 (1764), p. 405-427 et 5 pl.

“Lettre à l’abbé Audibert sur quelques médailles”, abbé Audibert, [Dissertation sur] *Les origines de Toulouse*, Paris, 1764, p. 17.

Lettre à M. le Marquis Olivieri, au sujet de quelques monuments phéniciens, pour servir de réponse à deux lettres insérées dans le 54e volume des Transactions philosophiques, in-4°, Paris, 1766.

“Remarques sur quelques médailles publiées par différents auteurs” [6 mai 1761], *Mém. AIBL* 32 (1768), p. 671-684 et 1 pl.

“Remarques sur quelques médailles de l’empereur Antonin frappées en Égypte” [25 avril 1775], *Mém. AIBL* 41 (1780), p. 501-522 et 3 pl.

“Mémoire sur quelques médailles samaritaines”, Fr. Perez Bayer, *Nummorum Hebraeo-Samaritanorum*, Vindiciae (Valence), 1781

“Mémoire sur quelques médailles samaritaines”, *Journal des Sçavans* (1790), p. 275.

“Essai d’une paléographie numismatique, II” [ca 1789], *Mém. AIBL* 47 [1784-1793] (1809), p. 140-206 et pl.I-III.

Dominique GERIN

Notes

(1) Cf. Françoise Briquel-Chatonnet, “L’abbé Barthélemy, déchiffreur d’alphabets oubliés”, *L’aventure des écritures. Naissances, ...* [Exposition, Bibl. nat. de France], Paris, 1997, p. 166-169.

(2) Hors les travaux de Barthélemy, on a consulté principalement Maurice Badolle, *L’abbé Jean-Jacques Barthélemy et l’hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Paris, [1926] ; Thierry Sarmant, *Le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, 1661-1848*, Paris, 1994 ; *Id.*, *La République des médailles : numismates et collections numismatiques à Paris du XVIIe au XIXe siècle*, Thèse de doctorat, non publiée, Paris I-Sorbonne, 1999.

(3) Pour son seul essai publié de numismatique arabe, v. ci-dessous bibliogr.

(4) La collection du maréchal-duc d’Estrées, formée de celle de l’abbé de Camps, des médaillons de Gros de Boze, qui les avait cédés en devenant garde du Roi, et peut-être du médaillier de Charles Patin, avait été acquise, fort cher, en 1738. Il est vrai qu’elle comportait de magnifiques antiques, dont le buste d’Asiaticus. Une petite partie de la collection de l’abbé Rothelin, grossie de divers autres fonds, dont l’importante collection Le Bret et les monnaies d’or du duc du Maine, était entrée, en deux temps, au Cabinet du roi : d’abord 9 000 petits bronzes impériaux reçus en don en 1743, puis en 1750, bien après la mort de Rothelin (1744) et celle, accidentelle, du prince de Beauvau (1744), la collection commencée par ce dernier à partir de 3 000 bronzes romains achetés à Rothelin. Mais l’essentiel de cette remarquable collection était passé au cabinet du roi d’Espagne.

(5) Archives du Cab. des méd., 3, 16 : “Mémoire sur quelques médailles apportées d’Italie”, ms, où figure en particulier un de ces rares tétradrachmes siculo-puniques à la tête fémi-

nine coiffée d'un bonnet phrygien / lion devant un palmier (Jenkins, *RSN* 56 [1977], n° 271, Paris 2350 [cet ex.]), qu'il publiera dans ses "Réflexions..." de 1764 (*MAIBL* 30); "Note des médailles que j'ai acquises en Italie...", ms en 2 exemplaires, où figurent de nombreuses monnaies de Grande Grèce, malheureusement difficilement identifiables, leur description – en latin – étant trop sommaire.

(6) Le jugement de Barthélemy sur la collection Caylus sent l'agacement de celui qui rêvait mieux et plus : "M. le comte de Caylus n'était pas fort scrupuleux dans le choix de ses acquisitions : clous, vieilles clés, pots cassés, il ramassait tout, et nous sommes obligés de tout conserver, puisque nous devons respecter ses volontés." (*Mémoire sur le Cabinet des médailles*, dans *Œuvres diverses*. Cité par M. Badolle, *op. cit.* n. 2, p. 68.)

(7) Il le secondait, voire le remplaçait, depuis 1770 au cabinet du roi. Il fut nommé adjoint en 1772.

(8) L'un est orné de laques chinois et de marqueteries Boulle, l'autre de laque de Coromandel. Cf. *Trafic d'influences : meubles de laque et goût extrême-oriental aux XVIIe et XVIIIe siècles* [Bibliothèque nationale. Cabinet des médailles et antiques. Exposition 28/06-12/11/1989], s. l. n. d.

(9) "... Je communiquai [ce mémoire] à un étranger qui [...] fit part à un docteur d'Oxford de l'explication que j'avois donnée de la médaille de Jonathan. Ce dernier m'a fait l'honneur de l'adopter dans une savante Dissertation imprimée à Oxford en 1750... (p. 60).

(10) Il y est fait mention, p. 156, de la trouvaille d'Athènes (*IGCH* 2), partiellement acquise par Cousinéry, qui en donna 22 exemplaires au Cabinet du roi en 1787. Cf. H. Nicolet, *Mélanges van Effenterre*, Paris, 1984, p. 215-224.

(11) Relevons quelques belles formules : l'une qualifiant le coin du carré creux de "propre à retenir le flaon" (p. 155) ; celle-là résumant l'évolution stylistique des monnaies archaïques et classiques : "Chaque ville avoit un symbole particulier [...] On ne voyoit [sur le type en relief] que très rarement deux figures ensemble, jamais des sujets historiques, encore moins des allégories. [...] On n'avoit pas même l'attention d'y graver des légendes ; et quand on commença d'y tracer le nom de la ville, il y parut sans celui du magistrat [...], sans ces lettres isolées, sans ces monogrammes et ces petits accessoires que les ouvriers ajoutèrent depuis à l'image principale." (p. 155-156). Sans doute "ces petits accessoires" sont-ils les symboles ou différents.

(12) Barthélemy est, semble-t-il, le premier à attribuer à l'île d'Égine les tortues jusque là accordées à Aegium d'Achaïe.